

NOËL À LA FABRIQUE

DE LA MÊME AUTRICE

L'appart d'en face, 2021

Virginie Guélin

NOËL À LA FABRIQUE

Avril sur un fil

© Virginie Guélin, 2022

Tous droits réservés. Ce livre, ou quelque partie que ce soit, ne peut
être reproduit sans la permission écrite de l'auteur.

ISBN : 979-10-359-7621-7

À mes filles.

*J'espère vous avoir transmis mon amour
inconditionnel pour Noël.*

*Noël n'est pas un jour ni une saison,
c'est un état d'esprit.*

John Calvin Coolidge



Le froid s'est installé depuis plusieurs semaines à Strasbourg, prélude à l'hiver qui approche à grands pas. Les festivités du marché de Noël seront lancées en grande pompe, ce soir, au pied du sapin de la place Kléber. Le centre-ville s'est paré de ses plus beaux atours, pour le bonheur des touristes venus en masse assister au spectacle féérique, offert par la capitale de Noël.

À deux jours du mois de décembre, je devrais sauter de joie, face au décompte de l'avent dont l'amorce s'avère imminente. Mais la mélancolie s'est invitée dans le fil de mes pensées, substitut insipide de mon enthousiasme habituel. Je navigue sur le flot houleux de mes souvenirs, attendant vainement l'accalmie.

Jusqu'à la veille de mes 20 ans, je menais, aux yeux de mes proches, une vie somme toute banale. Des parents mariés et aussi amoureux qu'au premier jour de leur rencontre, au pied d'un sapin. Un grand frère de trois ans mon aîné, Joël. Un jumeau, Guillaume. Une grand-mère chez qui je passais une bonne partie de mon temps. Et un fiancé autoproclamé, avec le consentement de mon père.

Dans ma réalité, les choses n'avaient rien de banal; j'ai traversé le quotidien tumultueux de l'adolescence, à force d'optimisme et de détermination. En plus de quelques moqueries, j'ai dû composer avec un talent inné à me retrouver dans des situations embarrassantes et une maladresse hors norme. Sans compter sur un physique qui manquait de féminité, aux dires de certains, exacerbé par la pratique de la natation à haute dose et des cheveux roux qui sortaient des codes.

Noël à la Fabrique

À 20 ans, j'étais enceinte et amoureuse, expatriée aux États-Unis, en froid avec mes proches. Hormis Nana, ma grand-mère.

À la veille de mes 40 ans, me voilà de retour en Alsace, accompagnée de mes trois enfants, mais sans leur père, David, resté à New York. L'ambiance s'est réchauffée avec ma famille. Entente cordiale. Confrontation évitée. Problèmes cachés sous le tapis.

Installée à la table haute de la cuisine, je savoure mon café du matin. Pendant qu'Élie dévore sa tartine recouverte d'une couche épaisse de confiture à la groseille, je lis un article en ligne sur les traditions de l'avent. Noël est ma fête favorite, et pas uniquement parce qu'elle tombe le jour de mon anniversaire. David aime à dire qu'elle relève de mon identité, de mes gènes à mon prénom.

— Maman, j'ai fini !

— File te préparer, mon Chat. Et n'oublie pas de te brosser les dents.

J'entreprends de débarrasser la table du petit déjeuner, le regard dans le vide, pendant que mon benjamin s'apprête pour l'école. Comme à son habitude, il a disposé ses vêtements sur le fauteuil de sa chambre hier soir, avant de se mettre au lit. Après un dernier baiser, j'ai vérifié que son choix était bien coordonné, et surtout de saison. Mon petit homme a des idées bien arrêtées du haut de ses cinq ans : il présente cette fâcheuse manie de vouloir porter des shorts hiver comme été.

Sur le plan de travail, mon téléphone me nargue ; la lumière rouge clignote, me rappelant un message en attente. J'en connais l'expéditeur. David. Il me l'a envoyé avant de se coucher. Au milieu de la nuit, ici. Si, au départ, ce rituel me rassurait, aujourd'hui il me déprime, enfonçant le clou de notre situation familiale. Un pied de chaque côté de l'océan. En équilibre précaire. Instabilité totale. Mais je n'arrive pas à m'en passer.

Mon séjour avec nos trois enfants à Strasbourg ne devait rester que transitoire, le temps d'un été. Pourtant, il perdure depuis un an et

demie. Le contexte me pèse. Mon homme me manque. Mais, aucun de nous ne semble prêt à revenir sur sa position. Nathan s'épanouit dans ses études. Olivia et Élie respirent à nouveau, depuis notre arrivée en Alsace. Je n'imaginais pas les ramener dans notre vie d'avant, où le stress engendré par le choc avait transformé notre quotidien en enfer.

David s'accroche à son boulot comme un coquillage à son rocher, avec cette perspective d'un retour en Europe qu'on lui promet. Et moi, je dépéris loin de mon amoureux, enchaînant les missions d'intérim, dans l'attente de l'emploi de mes rêves. Au point où je me trouve, je me contenterai d'un poste à la hauteur de mes compétences.

Je jette un regard circulaire sur l'espace de vie entièrement ouvert, réfléchissant une nouvelle fois au meilleur emplacement pour le sapin. Mes yeux s'arrêtent sur les calendriers de l'avent installés sur le buffet, dont nous découvrirons bientôt le contenu. J'ai hâte.

Ici, nous disposons chacun de vingt-quatre pochons textiles, cousus main par nos grands-mères. Tour à tour, les autres membres de la famille les garnissent, selon un ordre préétabli. On y trouve des mots doux, des «bons pour», des bricolages, des gourmandises... Nous nous prêtons tous les cinq avec entrain à cette tradition, même David, mon sceptique de Noël repenté.

Il a tenu à participer, malgré la distance et m'a choisie comme complice, afin de remplir les cases des calendriers des enfants. Je ne sais lequel de Nathan ou d'Olivia l'a aidé à agrémenter le mien. Quant à lui, un colis de pochons fraîchement cousus et garnis lui est parvenu la semaine passée.

Olivia rompt le silence, en me rejoignant à la cuisine, son sac à dos sur l'épaule.

— Salut Mamounette.

— Salut, ma Puce. Tu t'es levée tôt, dis-moi!

Enjouée, j'essaie de donner le change, de leur cacher à quel point je ressens le manque. De notre famille. De nous. De lui.

— Je voulais réviser mon cours de maths, pour l'éval de ce matin. Ah, je termine à 16 heures ce soir, le prof de français n'est pas là. J'irai chercher Élie à la sortie de l'école.

— Super! Il sera ravi.

Je reste étonnée de sa proposition, bien loin de ses habitudes. Elle s'avère plutôt du genre à râler de devoir s'occuper de son petit frère, pendant mes absences. Que peut bien cacher cet excès de sollicitude? Nul doute que je ne vais pas tarder à le savoir.

Pendant que je me perds dans les hypothèses, elle jette un regard vers l'article ouvert sur la tablette. Je lis l'hésitation dans ses yeux émeraude.

— Tu crois que Papa restera plus de trois jours avec nous pour les fêtes, cette fois-ci?

— N'exagère pas, Olivia. Sa patronne ne lui facilite pas vraiment la vie.

— Il me manque.

— Moi aussi, il me manque.

Elle attrape la tasse de café que je pose devant elle et la porte à sa bouche. À bientôt 16 ans, elle passe doucement de l'enfance à l'âge adulte. Et si son corps change, il reste ce savant mélange entre son père et moi, incontournable et indéniable. Ses cheveux bruns et mes yeux verts. Ses fossettes sur les joues et mes taches de rousseur. Ses lèvres charnues et ma peau claire.

Olivia m'observe du coin de l'œil, pendant que je remplis une seconde fois mon mug de lectrice compulsive. Ce week-end, j'installerai la collection de tasses de Noël que David a pris soin de me rapporter lors de sa dernière visite, au début de l'automne. Voilà une éternité.

— Tu l'aimes toujours?

Je secoue la tête, désemparée par sa demande. Comment en sommes-nous arrivés là?

— Oui. Bien sûr que oui. Pourquoi cette question?

Elle hausse les épaules, comme si l'amour ne pouvait pas survivre à l'éloignement.

— Vous vous engueulez une fois sur deux au téléphone. Et puis, les relations à distance, c'est compliqué.

— Ne t'inquiète pas, ma Puce. Nous avons déjà traversé bien pire.

— Comment ça ?

Hésitante, j'esquive :

— Un jour, je te raconterai. Mais là, nous devons nous dépêcher.

Elle me réclame un câlin. Je profite de ce rare moment de complicité, le climat est souvent tendu entre nous, ces derniers temps. Elle niche son nez dans mon cou et cache ses yeux qui s'embuent. Elle se sent coupable de notre situation de famille éclatée, j'essaie de la rassurer comme je peux, sans toutefois parvenir à l'apaiser.

Je l'embrasse sur la joue et ajoute :

— Je suis sûre que tout s'arrangera. Allez, file avant de te retrouver en retard !

Alors que la porte d'entrée claque, je regagne la chambre, à l'étage, et me glisse dans la salle de bains. Machinalement, ma main se pose sur l'ébréchure dans la faïence, sous le miroir mural, souvenir des travaux entrepris il y a des années. Et de l'entêtement de David à m'assister dans le réaménagement de cet ancien grenier, pour y loger notre espace parental.

Nous avons pourtant clairement défini les règles : je n'approche pas une casserole, il ne touche pas un outil. Il n'en a fait qu'à sa tête. Le marteau a ripé, le carrelage a morflé. Heureusement, ses doigts ont été épargnés.

J'observe mon reflet dans le miroir. Ces cheveux flamboyants, objets de bien des moqueries sur les bancs de l'école. Ces milliers de taches de rousseur, parsemées sur mes joues et l'ensemble de mon corps, que j'ai longtemps détestées. Ces cernes qui se dessinent autour de mes yeux en amande et révèlent mon état de fatigue. Affolant.

J'attrape un tube de rouge à lèvres et l'applique sur mon sourire tendu, lorsque mon fils me signale sans aucune discrétion qu'il m'attend.

— Élie, ton frère dort encore ! Il a travaillé tard.

— Pourquoi il a le droit de rester debout le soir et il peut faire dodo le matin ? C'est pas juste.

Je m'accroupis devant lui et ébouriffe ses cheveux épais.

— Je ne crois pas que ça l'amuse d'étudier jusqu'au milieu de la nuit, tu sais. Il révise pour ses examens.

Comme tous les jours, il a passé son tour de cou, sa veste, son sac à dos et son bonnet. Il ne me reste qu'à remonter la fermeture éclair de son blouson. Je pose un bisou sur son nez qu'il s'empresse de frotter, par crainte que mes lèvres y aient laissé une marque.

Quand je prends sa main, j'annonce :

— Allez, on est partis !

Dans l'entrée, nous croisons notre voisine du dessous et son caniche, Roméo qui lui chante la sérénade tous les soirs, pour mon plus grand malheur. Son parfum sature l'air ambiant, ses talons claquent sur le sol. Elle nous salue en silence. Je lui réponds d'un sourire.

— Maman, pourquoi les chiens ils ont des poils ?

Cet enfant considère vraisemblablement que je détiens une explication à tout, puisque ses interrogations métaphysiques deviennent de plus en plus pointues. Et moi, chaque fois, je crois passer un examen, risquant par la même occasion de le décevoir, si j'avoue mes lacunes.

— Pour ne pas avoir besoin de s'habiller ?

— Mais Roméo, il met un manteau.

— Seulement quand il fait très froid.

Je souris et remercie intérieurement mon fils d'apporter du soleil dans mon cœur. J'ouvre la lourde porte en bois de l'immeuble. Le

vent s'engouffre dans l'entrée et je frissonne. Main dans la main, nous prenons le chemin de l'école.

— Peut-être que Papa pourrait adopter un chien.

— Pourquoi ?

Je crois qu'Élie déteint sur moi, à force de nous questionner sur un éventail de sujets aussi variés que surprenants. Ai-je réellement besoin de connaître la raison qui le pousse à cette proposition ? Assurément, non. Pourtant, je suis suspendue à ses lèvres, en attente de sa réponse.

— Pour pas être tout seul.

Je ravale un sanglot, tandis que le feu du passage piéton devient vert. Je feins de lui montrer les décorations des vitrines qui se sont mises à la fête. Les ours aux bonnets rouges détournent son attention, suffisamment longtemps pour atteindre le portail de l'établissement. J'aimerais voir encore la magie de Noël à travers ses yeux d'enfant. Croire qu'elle peut modifier le cours des choses et changer le monde, en une nuit. Si seulement.

Comme chaque matin, je l'accompagne jusqu'à sa salle de classe. Je me souviens de sa première rentrée, ici en France. J'étais angoissée devant tous ces changements qui lui tombaient dessus. Nouvelle école, nouveaux copains, nouvelles habitudes. Mais il s'est acclimaté sans aucune difficulté.

Nous avons choisi une institution française pour Nathan et Olivia, dès le début de leur scolarité, avec la perspective d'un retour en Alsace, après quelques années aux États-Unis. La durée de notre séjour s'est prolongée, et Élie a suivi la même voie.

J'ai toujours tenu à maintenir culture et traditions au sein de notre foyer. Dans nos assiettes. Sur les étagères de la bibliothèque. Dans nos oreilles, avec la crème de la chanson française, pour le plus grand bonheur de nos enfants. Ou pas.

Dans le couloir, une ribambelle d'arcs-en-ciel, à contretemps avec l'actualité calendaire, est apparue. Élie me tire par la main alors que j'essaie de le débarrasser de son manteau.

— La maîtresse a accroché les dessins d’hier. Regarde le mien ! Un côté chez Papa et un côté chez nous, avec l’océan au milieu.

Mon cœur fond devant mon petit homme. Je le serre fort. Je l’embrasse dans le cou. Ses bras menus s’agrippent à mes épaules. Les autres mères s’affairent autour de nous, elles s’affichent aussi heureuses et souriantes qu’habituellement. Elles me rappellent combien notre vie semble dans une impasse. Je ne sais pas si je ressens le besoin de pleurer ou de hurler, peut-être bien les deux.

— Maman, j’arrive plus à respirer.

— Pardon, mon Chat.

— Tu prends une photo pour Papa ?

— Bien sûr.

Je m’exécute, en même temps que je lui promets de transmettre le cliché dans la journée. Il s’avance vers sa classe et m’adresse un signe de la main auquel je réponds par un bisou volant. Ma montre indique que je dois me hâter, si je ne veux pas débarquer après tout le monde au bureau.

En attendant de trouver le boulot de mes rêves dans l’évènementiel ou la décoration, j’accepte les missions d’intérim. La dernière touche à sa fin aujourd’hui, à 16 h 30 précises, pour mon plus grand bonheur. Je ne supporte plus mon responsable et son haleine défraîchie. Ses remarques déplacées et cet emploi sans intérêt. Ce soir, je claque la porte, sans prolongations ni pot de départ.

Je m’enferme dans mon bureau dès mon arrivée, et me réfugie dans le travail. Il me reste quelques dossiers à boucler, avant de les transmettre à mes collègues. Je fonce, tête baissée.

Alors que je déverrouille mes épaules endolories avec quelques étirements, la lumière rouge de mon téléphone me défie toujours, entre le clavier et la souris. Je consulte l’heure sur l’écran d’ordinateur. Dans deux minutes, l’horloge de l’église d’en face carillonnera midi. Le réveil, 6 heures de l’autre côté de l’Atlantique. La sonnerie de

mon portable se manifestera, comme tous les jours. On se parlera de notre quotidien, de notre boulot, des enfants. On évitera la question épineuse de notre situation. On se donnera rendez-vous ce soir, avec Élie, Olivia et Nathan. Tout est devenu tellement prévisible entre nous. Calculé, organisé, millimétré. Vide.

Je me décide à lui envoyer un message, l'informant de mon indisponibilité. Ma missive lui annonce que nous nous parlerons lors de notre dîner du vendredi en famille. Que je l'embrasse et qu'il me manque. Terriblement.

Peut-être devrais-je prendre un vol et ménager l'effet de surprise ?



Hier soir, nous avons passé un long moment en appel vidéo avec David, malgré le décalage horaire. Comme tous les vendredis, une fois son déjeuner livré au bureau, il nous a consacré sa pause, pendant que nous mangions une pizza à la cuisine, la tablette installée en bout de table. On s'est raconté notre semaine, on a ri. Élie nous a posé des questions étranges. Olivia a râlé contre son professeur de mathématiques. Nathan nous a confié ses envies de voyages. Nous avons partagé un repas en famille presque normal. Presque.

Au volant de ma voiture, je repense aux mots d'amour qu'il m'a murmurés un peu plus tard dans la soirée. Ils se font de plus en plus rares, la routine et les banalités ont pris le relais. La situation lui coûte autant qu'à moi, mais la distance se creuse et je m'égare.

Après les courses hebdomadaires, j'ai déposé Olivia à son tournoi de football en salle et Élie chez son copain. Cet après-midi, je m'accorde une pause méritée dans ma vie de maman solo forcée. Je rejoins Nana, ma grand-mère, pour l'atelier familial du premier samedi de l'avent : la confection des couronnes.

Si pendant mes années d'exil outre-Atlantique je n'ai pu y prendre part, j'ai perpétué cette tradition avec David, Nathan, Olivia et Élie. Au moins, je n'ai pas failli sur ce point, comme sur le choix de leurs prénoms.

Noël et ses préparatifs occupent une place immuable dans le clan Gross, et ce depuis plusieurs générations. Mes arrière-grands-parents ont, à leur époque, instauré une coutume aussi curieuse que singulière :

chaque enfant de la lignée se voit gratifier d'un prénom qui rappelle les fêtes de la nativité.

Nul doute pour le mien, Noëlie. Le lien paraît moins évident du côté de mes frères. Mais lorsqu'on connaît le côté sarcastique de mon père, on y voit plus clair. Joël, en référence à la variante parodique de «Joyeux Noël». Et Guillaume, parce que ma mère a posé son veto, quand il a proposé Guy et son homonyme végétal, sous lequel on s'embrasse en fin d'année.

Puis, mes grands-parents ont fondé la Fabrique, entreprise familiale de décorations lumineuses, depuis trois générations. Une manufacture dont j'ai arpenté les couloirs, petite, j'en connaissais le moindre recoin. Joël a depuis quelques années remplacé mon père à la direction. Si ce dernier a pris sa retraite, il reste toujours impliqué dans les décisions structurantes.

Nana habite une maison alsacienne à colombages, dans un village localisé à une trentaine de kilomètres au nord de Strasbourg. Elle y vit avec la grand-mère de David, qu'on appelle tous Mémé. Qu'il s'agisse de ses proches, du boucher ou du facteur. Mais savent-ils qu'en réalité elle se prénomme Edmée?

Elle s'est installée chez sa fidèle amie il y a vingt-huit ans, avec son petit-fils, quand elle a perdu son restaurant ainsi que son appartement. Mon jumeau, Guillaume, a pris part à cette colocation atypique, après le décès de sa femme, voilà six ans. Ils ont trouvé leur équilibre et peuvent compter les uns sur les autres.

Je gare ma voiture dans la cour gravillonnée, devant la bâtisse qui renferme mes souvenirs d'enfance et d'adolescence.

Ma mauvaise humeur s'évapore lorsqu'en entrant, une odeur d'épices me pique les narines. Le jus de pomme chaud mijote sur la gazinière et embaume tout le rez-de-chaussée. Une vague d'euphorie me submerge, un sourire franc prend forme sur mes lèvres. Je me laisse guider par les effluves de ce doux breuvage, jusqu'à la cuisine. J'y découvre ses occupants installés autour de la table, où trônent cinq

verres et une assiette débordant de bredele, sur la nappe en Kelsch rouge et blanc. Je dépose une bise sur la joue rosie de Mémé, avant d'enlacer Nana et d'embrasser Guillaume.

Mon frère m'interpelle :

— Je n'ai pas entendu les grelots de ton traîneau, Lili Jolie. Un problème?

— Les rennes passent le contrôle technique annuel, avant leur entrée en scène. Identification, vérification des sabots, test de vision pour Rudolph, inspection de l'attelage... la routine, quoi!

— Tu es complètement dingue.

Je lui tire la langue, amusée.

— On est au complet?

— Non, Jo est en route. Il a prévenu de son retard, lui.

Un sourire taquin soulève le coin de sa bouche, mon jumeau semble de bonne humeur aujourd'hui. Depuis mon retour en France, nos relations s'avèrent complexes. Il y a de la friture sur la ligne, comme dirait Mémé. Non pas qu'elles se portaient bien auparavant, elles ne restaient que polies et cordiales, loin de la complicité qui nous unissait, petits.

Je lui ai tendu la main à plusieurs reprises, mais il ne l'a pas saisie. J'aurais cependant aimé sentir sa présence et son soutien, noyée dans mon océan de solitude.

Le train-train quotidien rythme mes journées, il se partage entre mes trois enfants, les missions d'intérim qui s'enchaînent et mes appels nocturnes. Si on exclut les visites chez Mémé, Nana et Guillaume, ainsi que celles, inopinées, de Joël ou de ma mère à l'appartement, ma vie sociale présente un électrocardiogramme plat. Malgré les encouragements de David à renouer avec mes rares amies de jeunesse, aucun changement ne se profile à l'horizon. Je n'en ai pas vraiment la force. Encore moins l'envie.

Pourtant, la soirée d'aujourd'hui est réservée dans mon agenda.

Il y a deux semaines, au repas dominical, Joël a lancé l'idée d'une balade au marché de Noël, entre frères et sœur. Maman s'est immédiatement proposée comme baby-sitter. Et Nana nous a rappelé cette habitude, instaurée par mon grand-père, d'arpenter les allées avant de terminer des gourmandises plein les mains. Sans que je ne me rende compte de rien, le programme était ficelé et le piège s'est refermé sur mes excuses en toute décontraction.

— J'ai joué les taxis pour les enfants. Ils sont casés pour la nuit, afin que nous profitons de notre soirée.

Son sourire s'élargit, il devient moqueur. Un peu comme avant.

— Mais où est passée ma sœur ? Tu sais donc t'organiser quand tu veux !

— La ferme, Guigui.

— Ton langage, jeune fille !

— Elle n'est plus vraiment jeune, ma Nana. Il faut t'y faire.

— L'accepter, c'est aussi admettre que je vieillis. Je préfère vivre dans le déni. Trinquons au grand retour de nos traditions familiales !

Si je suis rentrée en Alsace depuis un an et demi, j'ai passé une bonne partie du mois de décembre dernier à New York, avec David, pendant que Joël et ma mère s'occupaient des enfants. Je me réjouis de replonger dans ces habitudes qui ont rythmé la première moitié de ma vie. La fabrication des couronnes, les décorations extérieures et le sapin, les bredele.

— Tu as raison, c'est un événement à marquer d'une pierre blanche. Aujourd'hui, la fratrie des losers se retrouve au grand complet : le divorcé, le veuf et la je-ne-sais-pas-où-j-en-suis.

— Je sais très bien où j'en suis.

C'est faux, mais je me garde bien de le leur avouer. Je connais mes sentiments, et en même temps, je me sens perdue. Dans le brouillard. Sans aucune visibilité sur les perspectives de mon couple.

Guillaume verse le jus de pomme aux épices encore chaud dans une carafe en verre, tandis que nous prenons place autour de la table. Je ne peux m'empêcher d'attraper le sablé qui me nargue sur l'assiette. Je ferme les yeux et soupire d'extase, en croquant dans la gourmandise dégoulinante de confiture.

— Je te trouve une petite mine, ma Chérie, me sermonne Nana.

— Ce n'est rien, je suis fatiguée en ce moment, entre le boulot et les enfants. Je passerai à la pharmacie pour une cure de vitamines. Et puis, j'ai terminé ma mission, je pourrai souffler un peu, avant la prochaine.

Un dialogue silencieux entre les habitants de cette maison s'engage, sous mes yeux déconcertés. Bien évidemment, je ne comprends rien à leurs échanges sans paroles et finalement, Mémé se décide à m'inclure dans la conversation.

— Ce que tu as ne se traite pas à coup de vitamines.

Elle ne me donne pas plus d'indices. Je me trouve néanmoins incapable de déchiffrer la réponse dans ses pupilles, si toutefois elle y est inscrite. La curiosité m'enjoint de pousser les investigations plus loin.

— Et qu'est-ce que j'ai d'après toi?

— Un polichinelle dans le tiroir.

La retenue aurait dû se révéler comme ma meilleure option.

— Qui attend un bébé? tonne la voix de Joël, depuis le couloir.

— Ta petite sœur.

— N'importe quoi.

— C'est vrai que tes formes nous éblouissent, si tu vois ce que je veux dire, surenchérit Guillaume, en mimant une zone bien définie de mon anatomie.

J'attrape une serviette en tissu que je roule en boule, et la lui envoie à la figure. Il esquivait facilement mon projectile, les tirs de précision ne font toujours pas partie de mes points forts.

— Bon, on ne se réunit pas pour parler de la taille de mes seins. Si on se mettait plutôt au travail ?

— Tu devrais faire un test malgré tout, conclut-il.

Je me creuse les méninges, à la recherche de la date de mes dernières règles. Difficilement. Au vu de la remontée dans le temps que j'effectue, je compte un sacré retard. Mais mes cycles se montrant tout sauf réguliers, je décide de ne pas m'inquiéter outre mesure. Et puis, les médecins ont anéanti l'espoir du quatrième enfant dont nous rêvions. Pour remplir le traîneau du père Noël, et ne pas nous contenter de l'arche de Noé.

Alors que je débarrasse la table et retire la nappe, Guillaume dépose la pile de boîtes dépareillées qu'il a cherchées à la cave sur le plan de travail. Chacune d'elles renferme des trésors chinés au fil des ans par nos grands-mères conservatrices. Décorations vintage, boules ternies, étoiles rutilantes, restes de pelotes de laine des chandails tricotés, rubans récupérés, bonshommes en rouge de toutes tailles.

Chaque poste est équipé d'un sous-main, ressorti invariablement, année après année. Les supports ronds tressés nous y attendent. Les pistolets à colle sont armés et alignés sur un carton de protection. Mon jumeau a coupé quelques branches de sapin en forêt, pendant que Nana a mis des agrumes à sécher.

— Tu te lances dans le bricolage, Jo ? le taquine Guillaume, en choisissant un père Noël en plastique dans l'une des boîtes.

— Je viens pour les gourmandises et votre bonne compagnie. Ma petite sœur sera ravie de confectionner une deuxième couronne pour mon appartement, n'est-ce pas ?

Tandis que je hoche la tête en guise de confirmation, il ajoute :

— Au fait Nana, tu as des nouvelles de Nathalie ?

— Nathalie, la cousine de papa, celle qui travaille à la Fabrique ? Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Elle a décidé de mettre les voiles avec son amant, pour un tour du monde, me raconte Mémé. Elle l'a annoncé à son mari par un post-it sur la machine à café. Réveil difficile ! Ta grand-mère et ton frère ont du mal à l'avalier.

Au même moment, le portable de Joël sonne. Après un « quand on parle du loup » étouffé, il s'échappe au salon afin de mener cette discussion loin de l'agitation qui nous anime.

Je fouille dans les boîtes ouvertes, à la recherche de babioles qui m'inspirent. J'attrape des agrumes séchés, des rubans, de la dentelle, des perles, des fils de couleur et une branche de sapin.

J'ai toujours fonctionné de la sorte. Mon intuition me guide, avant que ma créativité ne prenne le relais. Mes mains s'agitent au-dessus du support de couronne. Je teste diverses combinaisons, j'essaie plusieurs associations, je m'évade et j'oublie toutes mes préoccupations. Mon cerveau se met sur pause. Les réflexions s'éloignent et les questions restent en suspens. Je ne pense à rien d'autre qu'à la disposition de mes oranges séchées. Et je trouve cet instant jubilatoire !

Quand je lève les yeux, Joël se tient raide comme un piquet au milieu de la cuisine. Ses traits sont tirés, à n'en pas douter, les nouvelles s'annoncent mauvaises.

— Aucun doute, elle est partie. Elle m'appelait d'Amsterdam entre deux vols, pour m'informer qu'elle soldait tous ses congés, ce qui l'amenait à la date de son entrée en retraite. Les papiers m'attendent sur mon bureau, paraît-il. Je déteste être mis au pied du mur.

— Mince. Elle était chargée de préparer la fête de Noël, non ?

— Exact. La situation est tendue actuellement, nous n'avons pas le droit à l'erreur. Papa organisera une réunion de crise, on cherchera parmi les employés, lequel dispose des compétences requises. Je peux d'ores et déjà vous annoncer que personne ne se trouve à la hauteur de l'enjeu.

— Pas besoin de déclencher le plan ORSEC, grand benêt. Ouvre tes mirettes, tu as la solution devant ton nez ! indique Mémé.

Quatre paires d'yeux pivotent vers moi. Je ne comprends pas leur blocage.

— Excellente idée, appuie Nana.

— Je valide, ajoute Guillaume.

— Euh... Vous m'expliquez ?

— Nous devons discuter, Noëllie. Que penses-tu d'intégrer l'entreprise familiale et prendre en charge l'organisation de la soirée ?

Je reste sans voix, j'ai du mal à assimiler les informations pour cette nouvelle que je n'escomptais pas. Depuis toute petite, j'aspire à travailler à la Fabrique, au milieu des décorations de Noël qui sortent des ateliers.

— Tu m'en crois vraiment capable ?

— Tu as déjà vu notre grand frère s'engager sans être sûr de lui ?

Joël s'appuie contre la gazinière, avant de détailler le contexte.

— Nathalie a lancé les invitations et réservé les prestataires. Justine, son assistante, gèrera sans mal cette partie-là. Avant son départ, la cousine de Papa a esquissé l'aménagement de la salle. Sur ce point, je te laisse carte blanche : tu peux te resservir de son projet, ou recommencer de zéro et donner un coup de fraîcheur à cette fête de Noël qui en a bien besoin.

— Waouh, je ne m'attendais pas à ça. Je ne sais pas...

— Allez, ne te fais pas prier, Noëllie, lance Mémé.

— Tu en rêves depuis toute petite, surenchérit Nana. Tu tenais à peine debout que tu assistais déjà ton grand-père dans les préparatifs.

Mon frère aîné me fixe et me demande confirmation :

— Alors, c'est d'accord ?

— Oui, bien sûr que oui.

Je lui saute au cou et virevolte entre ses bras.

Notre relation a pris un tournant inattendu, il y a quatre ans. Alors que nos affinités s'étaient diluées dans les eaux troubles de la rancune,

à la suite de mon départ pour les États-Unis, nous nous sommes rapprochés, au moment de sa rupture. Il a eu ce besoin viscéral de marquer une pause en analysant les raisons de son échec et de s'éloigner pour mieux rebondir.

Pendant six semaines, nous l'avons accueilli sans jugement dans notre appartement new-yorkais. Son séjour a sans conteste aplani les rancœurs. Lissé les colères. Comblé les déceptions. Même s'il reste quelques non-dits, de son côté comme du mien.

— Réunion lundi matin, 9 heures précises, me propose-t-il. Ça te convient?

— C'est parfait.

— Merci Noëllie. Tu nous sauves la mise.

— Attends que la soirée soit passée, avant de me remercier.

— Tu as toute ma confiance. Si tu as besoin d'aide, je me libérerai pour te seconder. Cette soirée doit compter parmi nos plus belles réussites, afin de redorer notre blason auprès de nos clients et partenaires.

— Un schluck de jus de pomme pour trinquer à cette future collaboration? propose Mémé.

Autour de la table, les discussions débordent d'engouement. Les ciseaux passent de main en main, les pistolets à colle s'activent. L'odeur de sapin se mêle à celles des épices et les parures prennent forme.

Nana a confectionné une couronne classique, avec quatre bougies carmin qu'on fera brûler chaque dimanche avant Noël, en famille. Élie s'est déjà porté volontaire pour les allumer; il s'est entraîné à la tâche avec Nathan, son grand frère.

Guillaume a fabriqué celle qui ira chez nos parents, avec les chandelles crème qu'affectionne Maman, et Mémé, la décoration qui rehaussera la porte de la maison. J'ai façonné l'ornement pour l'appartement de Joël sur une base de branches de sapin où parade un

Noël à la Fabrique

gros nœud rouge, accompagné de rondelles d'oranges et de clochettes dorées.

Je mets la touche finale à ma couronne, lorsque la sonnerie de mon téléphone retentit. J'attrape l'appareil qui s'époumone dans mon sac à main, et gravis les escaliers quatre à quatre, tout en répondant à l'appel.

— Salut, toi.

— Bien dormi ?

J'ouvre la porte de l'ancienne chambre de David lorsqu'il réplique :

— Je me suis offert une grasse matinée. Comment se passe l'atelier bricolage, avec le gang des bigoudis ?

— Bien, mes frères nous tiennent compagnie. Et tu ne devineras jamais la proposition de Joël !

— Vu ton état d'excitation, je suspecte qu'elle est en lien avec Noël.

À l'intonation de sa voix, je le sens sourire.

— Oui ! Il m'a demandé de prendre en charge l'organisation de la fête de la Fabrique. Nathalie les a laissés en plan, sans prévenir. J'ai trop hâte de m'y mettre. Il y aura du sapin, de la guirlande et de la magie par traîneau, fais-moi confiance ! Sans oublier les paillettes, bien entendu.

— C'est génial, Nono, annonce-t-il, sans aucun engouement.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Alors pourquoi j'ai l'impression qu'il y a un truc qui cloche ?

— C'est juste qu'avec cette opportunité, la perspective de nos retrouvailles s'éloigne encore un peu.

Mon euphorie retombe comme un soufflé. On en est encore là. On en est toujours là.

— David..., je soupire en m'asseyant sur le lit.

— On trouvera une solution. Quand je prendrai mes fonctions à Londres, tout se révélera plus simple.

— Tu y crois encore ? De mon côté, j'ai de plus en plus de mal.

— Tu veux qu'on arrête ?

Je m'étrangle :

— Non ! Tu es en train de me quitter ?

Un blanc s'installe, pesant et angoissant. Je l'imagine debout au milieu de notre séjour, arpentant le tapis moelleux, tête baissée, les yeux fermés, se pinçant l'arête du nez.

Il soupire.

— Je n'envisage pas qu'on se sépare, Noëllie. Jamais, tu m'entends ? Je te demande simplement ce que tu veux.

— Toi. Toujours toi. Rien que toi. Et que tout redevienne comme avant.

Comme avant. Je sais, je reste vague. Mais, je le laisse l'interpréter comme il le souhaite. Reprendre là où il en a envie. M'offrir la vie qu'il se décidera à nous construire. Quoi qu'il choisisse, la situation ne peut pas être pire que celle des derniers mois.

Et je ne m'imagine pas l'avenir sans lui. Pour moi. Et encore moins pour nos enfants.

— Je vous aime, mon Cœur, ne l'oublie jamais.

Une vague de mélancolie me traverse, les souvenirs que je gardais prisonniers, enfouis au fond de ma mémoire, remontent comme des bulles à la surface d'une coupe de champagne. Alors que le percolateur se manifeste à l'autre bout du téléphone, je me laisse tomber en arrière sur l'édredon.

— Comment ça se passe avec ton double ?

Ce changement de sujet arrive à point nommé ; il m'arrache un sourire.

— Guillaume? Comme d’habitude. On agit comme si tout se déroulait bien, alors que je ne comprends toujours pas pourquoi il m’en veut.

— Tu devrais provoquer la discussion. Lui confier tes douleurs et écouter ses reproches. Il te manque depuis vingt ans, Nono. Votre relation s’est complètement transformée le jour où nous sommes partis. Et je sais combien il t’en coûte.

— J’ai peur de sa réaction.

— Réfléchis-y. Et si tu as besoin d’en parler, je ne suis pas loin. Je te laisse, je dois passer un coup de fil, avant de rejoindre Sam et Jill pour le brunch.

— Tu ne vois pas suffisamment tes collègues au bureau?

Il rit et ajoute :

— On dirait bien que non. On se rappelle plus tard?

— À tout à l’heure.

Allongée sur le dos, je reste un moment à contempler le plafond lézardé. Cette pièce nécessiterait un bon rafraîchissement, elle n’a pas bougé depuis plus de vingt ans, hormis ses couleurs qui ont fané. Les photos sont toujours punaisées au mur, entre les posters du Racing Club de Strasbourg et la bibliothèque qui croule sous le poids des bandes dessinées.

Face au lit, les souvenirs s’étalent sur papier glacé. Je me redresse et plonge dans notre passé. David, Joël et Manu, un voisin du quartier. Les trois inséparables. En tenue de football, brandissant une coupe à bout de bras. À la gravière, bières à la main. En montagne, sacs sur le dos. À la neige, skis aux pieds. Pendant leurs premières soirées dans la grange. Et les suivantes, où Nana les a obligés à nous convier, la sœur de Manu, mon amie Clara, Guillaume et moi. Ils étaient furieux, nous étions aux anges. S’ils connaissaient toutes nos manigances pour parvenir à nos fins!

Noël à la Fabrique

Des bruits de pas pressés émergent depuis le couloir et la porte s'ouvre sur Joël; mes frères m'attendent. Mon aîné a gardé cette fâcheuse habitude d'entrer sans frapper. Certaines variables ne changent pas.

